

Gustave Cohen et Joseph Bédier, une légende épique?

Méthodes et points de vue autour de la littérature médiévale

Véronique Dominguez (Université de Picardie-Jules Verne, Amiens)

RÉSUMÉ : L'article fait le portrait de la relation entre Joseph Bédier et Gustave Cohen, à partir d'une documentation variée – correspondance, production critique et œuvre esthétique, du *Tristan et Iseut* aux adaptations mises en scène par les Théophiléens. Des premières rencontres (1903) à la disparition de Bédier (1938), au-delà de la révérence de Cohen pour un maître toujours respecté, des positions scientifiques antagonistes se dessinent à propos des objets scientifiques de prédilection des deux savants : l'origine des chansons de geste et le théâtre. D'ordre idéologique et esthétique, c'est une définition contrastée de la langue et de l'histoire littéraire qui s'engage, entre défense universaliste d'une subjectivité créatrice appartenant au passé, et illustration, comparatiste et phénoménologique, d'une pensée du texte comme événement anonyme, collectif et continu, dont la résurrection du théâtre médiéval entend donner l'exemple.

MOTS CLÉS : histoire de la philologie romane ; Bédier, Joseph ; Cohen, Gustave ; chanson de geste ; théâtre du Moyen Âge ; folklore

SCHLAGWÖRTER : Fachgeschichte ; Romanische Philologie ; Bédier, Joseph ; Cohen, Gustave ; Chanson de geste ; Theater des Mittelalters ; Volkskunde

Le portrait de la relation entre Joseph Bédier et Gustave Cohen¹ ne saurait faire l'économie de celui que Cohen consacra à celui qui fut l'un de ses maîtres, dans un livre au titre évocateur : *Ceux que j'ai connus*.² Composé de façon rétrospective, durant l'exil aux États-Unis auquel Cohen a dû se résoudre après avoir été destitué de ses fonctions de professeur d'Université par les lois raciales de 1942, cet ouvrage, qui évoque en introduction « l'éloignement dans le temps permett[ant] de mieux juger [ceux qui se sont enfuis dans le froid royaume des morts] »,³ constitue *de facto* une recomposition *a posteriori* des rencontres de Cohen avec quelques artistes et intellectuels

¹ Sur la carrière de Gustave Cohen et ses relations avec l'académie comme avec le monde du théâtre, voir Véronique Dominguez, *Gustave Cohen et le théâtre médiéval*, à paraître.

² Gustave Cohen, *Ceux que j'ai connus* (Montréal : l'Arbre, 1946), 153–66.

³ Cohen, *Ceux que j'ai connus*, 7.

de son temps. Entre hommage appuyé et autobiographie parallèle, Gustave Cohen refait l'histoire de ces rencontres, non sans talent, mais en obligeant son lecteur à la prudence dans l'appréciation de ces portraits. Dans le chapitre consacré à Bédier, Cohen mentionne, autour des *Légendes épiques*, la querelle qui aurait distendu puis rompu ses liens avec ce dernier : « Le fossé se creusait davantage : il devait bientôt être une tombe. Dans la dernière année de son existence, en 1938, il préparait une réfutation dont il me disait : "Je vous pourfendrai !" ».⁴ Entre passion et humeur, la relation de Bédier et de Cohen n'a-t-elle été que celle du « fils indigne »⁵ à l'un de ses pères spirituels, combattu autant que vénéré? Ne relève-t-elle pas plutôt et avant tout de dissensions de nature intellectuelle? Et celles-ci n'ont-elles porté que sur les *Légendes épiques*? Telles sont les questions posées par le présent article, dans un dialogue avec les pages qu'Alain Corbellari a consacrées à Gustave Cohen dans *Joseph Bédier, écrivain et philologue*, nourri par la lecture de la correspondance de Cohen,⁶ des articles qu'il consacra à Joseph Bédier,⁷ et de l'œuvre de Cohen lui-même.

Si rupture il y a eu, elle a en effet été engendrée par l'approfondissement de questions d'emblée centrales pour chacun d'entre eux : l'origine des chansons de geste pour Bédier ; et pour Cohen, la résurrection du théâtre médiéval, « dont je ne crois pas que [Bédier] ait jamais compris l'importance [...] pour les lettres françaises et pour moi-même ».⁸ Et ce sont bien deux esprits qui à ces propos se distinguent, par la méthode et les résultats, mais aussi, par une représentation de la littérature qui les caractérise et les oppose, depuis les origines et sur la longue durée.

⁴ Cohen, *Ceux que j'ai connus*, 164.

⁵ Alain Corbellari, *Joseph Bédier, écrivain et philologue* (Genève : Droz, 1997), 320–2.

⁶ Paris, Archives Nationales, cote 59 AP/1 à 59 AP/8. « Don de M. G. Cohen, 1938. Inventaire par H. Patry, 1940 », décrit par Danielle Gallet-Guerne, *Les Sources de l'Histoire Littéraire aux Archives Nationales* (Paris, Imprimerie Nationale : 1961), 134, n. 3. Voir également l'inventaire du fonds par Henri Patry, « Juin 1938 (entrée 583) : incommunicable avant 1986 », répertoire dactylographié, 1921, désormais disponible à https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/rechercheconsultation/consultation/ir/pdfIR.action?irId=FRAN_IR_001838.

⁷ Il faut ajouter au portrait cité n. 2 les trois références suivantes, qui portent le même titre : « Joseph Bédier (1864–1938) » : *Revue Universitaire* (janvier 1939) : 8–14, une nécrologie parue quelques mois après la mort de Bédier ; *Éducation Nationale* (11 mars 1954) : 3–5 ; et *Le Flambeau* (1954) : 683–91. Les deux dernières références donnent le même texte.

⁸ Cohen, *Ceux que j'ai connus*, 163–4.

1903–1914 : premières rencontres

Le dépouillement systématique de la correspondance de Cohen n'a pas permis de mettre au jour les deux premières lettres de Bédier qu'il se targue d'avoir reçues : la proposition, bouleversante, de venir l'assister après la blessure qu'il reçut le 23 mai 1915 à la bataille du Vauquois ;⁹ et des remerciements pour son compte rendu des *Études critiques* de Bédier, « lequel avait plu [à ce dernier] ». Paru comme les *Études* en 1903,¹⁰ ce compte rendu¹¹ aurait pourtant donné lieu à leur première rencontre. Il est étonnant que ce texte ne figure pas dans la bibliographie de ses propres travaux que Cohen a supervisée à plusieurs reprises durant sa carrière.¹²

La rencontre entre les deux hommes a-t-elle eu lieu en 1905, lors du Congrès de Liège, où devant un parterre d'universitaires français Cohen s'illustre par plusieurs communications ? À en juger par la verve de leur trace écrite, c'est certainement en ancien avocat que ce chercheur alors âgé de 26 ans a fait valoir son point de vue, sur le parler belge, que ses rapports avec

⁹ « Comment oublierai-je l'admirable lettre (il écrivit cette fois-là !) qu'il envoya à ma femme quand il apprit que, grièvement blessé, je me mourais presque du tétanos à la clinique militaire du docteur Témoin à Bourges. Il offrait de venir me soigner lui-même, et il l'eût fait, si je n'avais refusé de prendre pour moi seul un temps si précieux pour la nation », Cohen, *Ceux que j'ai connus*, 159. À ce moment, Bédier est depuis peu co-directeur avec Alfred Jeanroy de la *Romania* ; c'est donc lui qui publiera dans le numéro de guerre l'article co-signé par Gustave Cohen et Karl Young, « The *Officium Stellae* von Bilsen », *Romania* 44 (1915–1917) : 347–72) – un signe d'amitié et de reconnaissance des deux directeurs pour le travail de leur jeune ami blessé ? Voir aussi : « [J'ai pris] il y a quelques semaines avec Bédier la direction provisoire de la *Romania*, Roques ayant reconnu que la direction d'une revue était incompatible avec les fonctions très absorbantes qu'il exerce au secrétariat des Munitions. Nous préparons le 2^e numéro de 1915 », lettre d'Alfred Jeanroy à Cohen, 28 avril 1915, 59 AP/1.

¹⁰ « Mes relations avec Joseph Bédier commencent par une lettre, et c'est assez extraordinaire, car si Gustave Lanson et Ferdinand Brunot répondaient à celles qu'on leur envoyait de partout, Joseph Bédier les laissait toutes sans réponse. Système exaspérant pour les correspondants, fort agréable pour le destinataire, mais celui-ci savait écrire et comment ! Quand il s'agissait de choses le concernant ou qu'il tenait pour importantes. Dans l'espèce, j'avais publié un compte rendu des *Études Critiques* sorties de son cours à l'École Normale Supérieure, lequel lui avait plu », Cohen, *Ceux que j'ai connus*, 153. La date de 1903 figure entre parenthèses dans deux des trois mentions de ce compte rendu, *Éducation Nationale* (11 mars 1954) : 3 ; et *Le Flambeau* (1954) : 684.

¹¹ Que pas plus qu'Alain Corbellari nous n'avons à ce jour retrouvé.

¹² Après une version préparatoire inédite (161 titres, dédicacée à sa fille Françoise le 25 avril 1941), la bibliographie des ouvrages de Cohen paraît dans les *Mélanges d'histoire du théâtre du Moyen Âge et de la Renaissance* offerts à Gustave Cohen (Paris : Nizet, 1950), 227 titres et 27 pages, puis dans un tiré à part (Paris : Champion, 1955), 276 titres et 22 pages.

sa « petite patrie » lui inspirent légitimement,¹³ mais aussi sur la bibliographie.¹⁴ « La perte de temps et d'effort est énorme. Tout cela est perdu pour la recherche de la vérité qui est notre vrai but et notre vrai rôle. Faisons en science l'apprentissage de la solidarité. Syndiquons nos forces » :¹⁵ Cohen propose de prendre pour modèle le fonctionnement bibliographique américain, qui réunit et publie des comptes rendus personnels très rapidement après la parution des ouvrages recensés, plutôt que la vaste entreprise du *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie*, dont la périodicité distendue amoindrirait l'actualité du propos. Et à l'appui de sa proposition, il évoque les positions respectives de Bédier et de Mario Roques, pour donner raison au premier :

Le compte rendu reflète les idées de celui qui en est chargé et il est utile que chaque groupe ou chaque homme puisse donner son opinion sur un livre ou sur un article. Telle était l'objection faite par M. Bédier à la proposition de centralisation conçue par M. Roques.¹⁶

Nul doute que Cohen a bénéficié des recensions patientes et très complètes du *Kritischer Jahresbericht*, lequel mentionne, dans le numéro paru en 1905, la bibliographie des œuvres de Gaston Paris publiée à sa mort par Bédier et Roques en 1904,¹⁷ mais aussi les *Études critiques* de Bédier évoquées ci-dessus.¹⁸ Or, ce livre lui-même est à n'en pas douter une brillante illustration de l'art de la bibliographie. En trouvant les sources de l'Amérique de Chateaubriand dans les lettres et ouvrages que l'écrivain a lus plutôt que dans ses voyages, Bédier indique, en effet, un goût immodéré du « tout lire » pour élucider les textes, illustrant une méthode qui sera également celle de Cohen durant toute sa carrière. Mais Bédier ne figure ni dans la liste des présents

¹³ Gustave Cohen, « Le parler belge », dans *Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française, Liège, 10–14 septembre 1905* (Paris, Bruxelles et Genève : Champion, Wessenchbruch et Jullien, 1906).

¹⁴ Cohen, « L'organisation de la bibliographie ».

¹⁵ Cohen, « L'organisation de la bibliographie », 5.

¹⁶ Cohen, « L'organisation de la bibliographie », 3.

¹⁷ *Kritischer Jahresbericht* 7 (1902–1903) : I, 4 : la mention accompagne l'annonce de la disparition de Gaston Paris, survenue en 1903 – le 7^e volume du *Kritischer Jahresbericht* porte donc sur des événements et des livres parus en 1902 ou en 1903, alors qu'il paraît en 1905... On mesure l'écart d'actualité dénoncé de façon si sévère par Gustave Cohen !

¹⁸ *Kritischer Jahresbericht* 7 (1902–1903) : II, 98, 99, 100, et 105, sous la plume de R. Mahrenholtz, pour la section II, « Neufranzösisch. Französische Literatur » – 1500–629, et « XIX. Jahrhundert ».

au Congrès de Liège, ni parmi les répondants aux interventions du jeune chercheur belge.¹⁹

La première rencontre de Cohen avec Bédier eut donc vraisemblablement lieu dans les livres; et il faut attendre 1910 pour une rencontre effective quoique par nature unilatérale, du moins dans un premier temps : Cohen assista aux cours de Bédier au Collège de France. Il quitta ensuite la France pour occuper la chaire de langue et de littérature française d'Amsterdam laissée vacante par Salverda de Grave, à partir d'octobre 1912. C'est à ce moment, en parallèle du cours qu'il donna peut-être à l'EPHE,²⁰ qu'il a composé les articles apportant son soutien à la thèse de Bédier sur les *Légendes épiques*,²¹ attaquée peu auparavant entre autres par Pio Rajna.²²

De ce premier moment, on retiendra une admiration durable de Cohen pour son aîné de quinze ans, qu'il cite comme l'un de ses maîtres, de la leçon inaugurale donnée en 1912 pour son accession à la chaire d'Amsterdam²³ jusqu'aux pages quasiment hagiographiques de *Ceux que j'ai connus*. Cette admiration fut-elle réellement entamée par la réaction de Bédier à la première des Théophiliens? « *Il pardonna [...] à mon Miracle de Théophile, auquel il voulut bien applaudir, quand il y assista à la Sorbonne, joué par les Théophiliens en 1933...* » :²⁴ le récit diffère du « *il ne me fit aucun compliment* » assorti du cinglant

¹⁹ Liste où l'on trouve entre autres Abel Lefranc, Mario Roques et Ferdinand Brunot, voir *Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française*, 5–19.

²⁰ « De 1909 à 1912, il professe à l'institut Schweitzer, installé à l'École des Sciences Sociales, en face de la Sorbonne », selon Abel Moreau, dans *Un Miracle de Notre-Dame : Gustave Cohen*, collection *Convertis du xx^e siècle*, n° 41, neuvième série, Illustrations « Campagnes », publiée sous la direction de F. Lelotte, S. J., directeur des éditions « Foyer Notre-Dame », 184, rue Washington, Bruxelles 1, 1955, 6. Nous n'avons retrouvé pour l'instant aucune trace de cet enseignement, sinon la mention de ces remplacements par Cohen lui-même dans « L'état de services, civil », qu'il transmet à la Sorbonne au moment de sa titularisation : « Chargé en l'absence d'Abel Lefranc de plusieurs leçons à l'École des Hautes Études (1911) », AN, 59 AP/1 (à la lettre C comme Cohen).

²¹ Gustave Cohen, « L'épopée française au Moyen Âge. Les origines de l'épopée et la théorie de M. Bédier », *Revue des Cours et Conférences* (5 juin 1914) : 553–68; (20 juin 1914) : 625–43.

²² Pio Rajna, « Una rivoluzione negli studi intorno alle "Chansons de geste" », *Studi Medievali* 3 (1910) : 331–91, et « Réponse à M. Pio Rajna » de Joseph Bédier, *Annales du Midi* (octobre 1910) : 538–52. Voir également, ici même, l'article de Patrizia Gasparini.

²³ « Ce que je peux vous apporter, c'est une méthode, héritée de mes maîtres, Wilmotte, Paul Meyer, Bédier, Brunot, Lanson, Lefranc, Meillet, Brugmann, Leskien, Sievers, Weigand... », cité dans « Une chaire nouvelle de langue et de littérature françaises à l'université d'Amsterdam : programmes et méthodes », dans *Revue Internationale de l'Enseignement Supérieur* (1912) : 4.

²⁴ Cohen, « Joseph Bédier (1864–1938) », 687, n. 1. Je souligne.

« Ce *Miracle de Théophile* est assommant », rapportés dans *Ceux que j'ai connus*.²⁵ Faut-il lire ces différences comme les variations d'une même réaction, polie mais sans souffle, à un aspect des textes médiévaux qui retint peu l'attention de Bédier ;²⁶ ou doit-on déceler dans ce décalage l'amertume de Cohen, qui n'a pas réussi à emporter l'assentiment intellectuel du maître qu'il admire ? On comprendrait mieux, dès lors, l'allusion immédiatement suivante à la réaction de Claudel, « qui me disait : "Voilà les acteurs que je voudrais pour *L'Annonce faite à Marie*" ». ²⁷ Gageons qu'aux yeux de Cohen en 1946, le parcours et les titres de Paul Claudel, diplomate et dramaturge, l'emportaient, *sub specie aeternitatis*, sur ceux de l'universitaire et académicien... Car Cohen le sait bien : quand Bédier n'a pas applaudi à son *Théophile*, ce n'est ni au théâtre, ni à la résurrection du Moyen Âge par la performance qu'il s'est opposé, lui qui s'est « tant enthousiasmé » au premier concert donné par Yvette Guilbert salle Gaveau en mai 1922.²⁸

Les années 1920 : entre maître et disciple, l'affirmation de deux pensées

Rien de significatif ne semble en tout cas s'être produit entre les deux hommes jusqu'à la fin des années 1920, durant lesquelles Cohen trouve sa place au sein de l'Université française, de Strasbourg à la Sorbonne ; et c'est autour de ce lieu, où il n'est encore que chargé de cours, qu'on retrouve le premier témoignage concret de sa relation avec Bédier. Car s'il est une lettre dont Cohen ne fait jamais mention, c'est celle que Bédier lui a envoyée après la parution de son compte rendu sur *La Pensée et la langue* de Ferdinand Brunot dans *l'Alsace Française* en 1922 :²⁹

Vous avez sous-estimé le public [...] ce qui vous a induit à chercher les aspects pittoresques des problèmes et à esquisser les discussions de fond. Il serait digne de vous et digne de Brunot que vous repreniez votre travail...³⁰

²⁵ Cohen, *Ceux que j'ai connus*, 164. Je souligne.

²⁶ Voir Alain Corbellari, « De Francisque Michel à Bédier : le problème du théâtre profane », in *Les Pères du théâtre médiéval*, dir. par Marie Bouhaïk-Gironès, Véronique Dominguez et Jelle Koopmans (Rennes : PUR, 2010) : 73–84.

²⁷ Cohen, *Ceux que j'ai connus*, 163.

²⁸ Voir 59 AP/2, lettre du 2 septembre 1922, où Yvette Guilbert demande à Gustave Cohen d'intercéder auprès de Charléty pour avoir une salle à Strasbourg où interpréter « mes chants de troubadour et mes Noëls dorés – je donnerai le programme qui a tant enthousiasmé Joseph Bédier, et ce serait "porter à domicile" la mise en scène de toutes les études de philologues, et les étudiants les visualiseraient et les verraient vivantes ! ». Je souligne.

²⁹ Gustave Cohen, « La Pensée et la langue », *L'Alsace française* (21 avril 1923) : 361–3.

³⁰ Lettre de Bédier à Cohen, 22 décembre 1922, 59 AP/2.

L'ouvrage de Brunot a fait grand bruit, les linguistes lui reprochant la mise à mal sans résultat probant des catégories aristotéliennes de l'*Organon*.³¹ C'est donc avec une démonstration rigoureuse sur ce sujet que Bédier encourage Cohen à défendre leur ami commun, et il a pour son ancien élève les mots sévères du professeur aux méthodes non observées :

La critique des catégories aristotéliennes est une des pièces maîtresses du livre de Brunot. Ce devrait être aussi le thème essentiel de l'article. Des mots dénigrants tels que « le français étiqueté décheté en catégories aristotéliennes » devraient venir au terme d'un exposé, et non pas être jetés en passant au début de l'article [...] « Ce plan peut donner une idée » : Non, car ce n'est pas un plan que vous résumez mais une table des matières. Et sa lecture ne peut nullement se représenter par exemple ce que le mot de caractérisation enferme ici de nouveauté.³²

Or par-delà la relation quasiment filiale qui l'unit à Brunot, lequel a rendu possible sa carrière dans l'Université française, ce qui a séduit Gustave Cohen dans *La Pensée et la Langue* peut aussi relever d'une résonance avec ses propres travaux voire avec son expérience personnelle. D'une part, l'ouvrage arbore une représentation du savoir sans frontière entre le passé et le présent, qui fait de Brunot pour Cohen un « vrai traditionaliste, [ce] qui ne consiste pas à répéter le passé, mais à appliquer parfois au présent sa méthode »;³³ et Cohen dès ses premiers travaux cherche pour comprendre la portée de ses objets la continuité, critère par excellence de la méthode historico-comparative, dans une postérité amenée jusqu'à l'actualité, et dont les citations puisées par Brunot chez des écrivains du présent comme Barrès, France ou Loti, fournissent un bel exemple. D'autre part, Brunot affectionne la mise au jour des singularités de la langue française selon l'histoire et les régions, dictée selon le grand blessé de guerre qu'est Cohen par « son cœur de patriote et de Lorrain ». ³⁴ Sans que le patriotisme de l'auteur des *Crimes allemands d'après des témoignages allemands* puisse être remis en cause, Bédier, en défenseur d'une

³¹ Voir Félix Gaiffe, compte rendu de Ferdinand Brunot, *La Pensée et la langue* (Paris : Masson, 1922), *Revue d'Histoire littéraire de la France* 30 (1923) : 97–101; Georges Millardet, *Linguistique et dialectologie romanes : problèmes et méthodes* (Montpellier et Paris : Société des Langues Romanes et Champion, 1923), 436 et suiv.

³² Lettre de Bédier du 22 décembre 1922.

³³ « C'est la langue d'aujourd'hui qu'il nous faut observer, celle des gens cultivés et même des gens du peuple, véritables créateurs en ce domaine. Là encore écoutons la leçon de Malherbe prenant à l'occasion ses modèles chez les "crocheteurs du Port-au-Foin" », Cohen, « La Pensée et la langue », 363.

³⁴ Cohen, « La Pensée et la langue », 363.

pensée centralisée et non particulariste de la langue, est de toute évidence moins sensible que Cohen à l'illustration de la langue française par des régionalismes : comme la mention des auteurs contemporains, ces éléments demeurent pour lui « un trait de détail » dans une nouvelle grammaire, alors que pour Cohen, ils font écho à ses propres travaux sur le parler belge, ou sur des accidents de la langue à l'origine de ses meilleures trouvailles.³⁵ Enfin, comme l'auteur de *La Pensée et la langue*,³⁶ Cohen considère la langue et la littérature comme la cristallisation d'actions et de pratiques, que l'accumulation de principes abstraits ne saurait ni décrire ni transmettre sans les dénaturer, compromettant alors leur intégration à la vie des lecteurs. Bédier, lui, privilégie une approche plus abstraite des objets littéraires, s'attachant avant tout à leur composition et à la subjectivité qui en est la cause – avec la figure du clerc, conscience élaboratrice d'une matière des « légendes épiques » ensuite chantée par le jongleur.

Du compte rendu de Cohen et de son commentaire par Bédier, on retiendra donc deux conceptions différentes de la langue aussi bien que des textes qui en font usage, pour en constituer la littérature. Surgies du débat autour de *La Pensée et la langue*, ces différences éclairent la réaction du principal intéressé, Ferdinand Brunot, qui tente maladroitement de dissiper ce qui apparaît comme la première fracture avérée de la relation entre Cohen et Bédier :

À dire vrai, maintenant que j'ai lu votre compte rendu imprimé, je m'explique le malentendu avec Bédier. Vous vous êtes appliqué à faire connaître l'œuvre, avec ce qu'elle peut avoir de séduisant ; il voulait, lui, une étude doctrinale et critique. Vous présentiez un livre d'une façon supérieure et extrêmement attrayante, il eût voulu qu'on discutât à fond les catégories et si Alexandre de Villedieu a fait son temps.³⁷

Mais à cette époque, Cohen ne met pas en question sa sujétion admirative aux travaux ni à la personne de Bédier – du moins, pas ouvertement. Cohen est au même moment lancé dans une édition collective : la *Comédie latine*, où

³⁵ Voir sa démonstration des origines de la taverne dans le drame liturgique, à partir des sens et graphies du mot « khan », entre grec, hébreu, et français, dans « La scène des Pèlerins d'Emmaüs. Contribution à l'étude des origines du théâtre comique », dans *Mélanges offerts à Maurice Wilmette* (1910), repris dans *Études d'Histoire du Théâtre* (Paris : Gallimard, 1956), 107–25.

³⁶ Sur la « caractérisation » utilisée par Brunot comme un outil pour décrire l'action et la réalité, aux antipodes de la théorisation et de l'abstraction du métalangage des grammairiens de son époque, voir Jean-Claude Chevalier, « Ferdinand Brunot (1860–1937) : la pensée et la langue », dans *La Grammaire française entre comparatisme et structuralisme (1870–1960)*, dir. par Hélène Huot (Paris : Colin, 1991), 73–107.

³⁷ Ferdinand Brunot à Gustave Cohen, le 25 mai 1923, AN, 59AP/2.

il n'adopte pas les méthodes préconisées par Bédier depuis le célèbre article de 1913 sur le *Lai de l'Ombre*.³⁸ Toutefois, Cohen n'explicite pas encore cette dissension avec Bédier. Quand la *Comédie latine* paraît, en 1931, il tente dans l'introduction de ménager un entre-deux méthodologique, entre un retour mesuré à Lachmann et une allusion à la « tendance actuelle », dans laquelle on doit certainement entendre l'alternative bédieriste.³⁹ Et il faut attendre la disparition de Bédier en 1938 pour voir émerger une parole plus transparente, où apparaisse comme un véritable choix scientifique la pratique éditoriale conforme à celle de l'Association Guillaume Budé, dont Alphonse Dain, responsable de plusieurs pièces dans la *Comédie latine*, était un bon représentant :

[Bédier] s'en prit aux *stemma* ou arbres généalogiques à la Lachmann qui toujours, aboutissent à une dichotomie. À toutes les méthodes de classification un peu mécanique des manuscrits par leurs fautes, interpolations ou lacunes communes, il préfère un manuscrit soigneusement choisi parmi les plus proches de la conception et de l'exécution par l'auteur, amélioré, s'il y a lieu, grâce aux autres témoins existants. *Méthode que je ne préconise point, et n'ai pas pratiquée avec mes élèves dans notre Comédie Latine en France au XI^e siècle* (1931) [...] ⁴⁰

Surtout, en 1929, Cohen accepte de consacrer au *Tristan et Iseut* composé pour la scène théâtrale par Bédier et son cousin Artus un article dans les *Nouvelles littéraires*.⁴¹ Cohen a-t-il vraiment apprécié cette version scénique de la légende, dont la réception fut pour le moins partagée?⁴² Après tout, lorsqu'il

³⁸ Et qui donne, « avec le moins de cuisinage critique possible, le texte du meilleur manuscrit pour chaque [œuvre] », lettre de Bédier à Mario Roques, citée dans Corbellari, *Joseph Bédier*, 528.

³⁹ Il explique avoir pratiqué d'une part « un appel constant et direct aux manuscrits, aux plus anciens surtout, lorsqu'ils étaient trop nombreux, comme dans le cas du *Geta* et du *Pamphilus*; d'autre part, à cause de leur classement, par lequel, contrairement à la tendance actuelle, nous retournons, avec prudence toutefois, à la méthode de Lachmann [...] Il a fallu cependant corriger parfois, et je signalerai aux philologues, à qui plaît toujours la subtilité de ce jeu, quelques-unes de ces corrections qui restituent heureusement des passages désespérément corrompus », Cohen, *La Comédie latine en France au XI^e siècle* (Paris : Les Belles-Lettres, 1931), Introduction, vii, viii.

⁴⁰ Cohen, « Joseph Bédier (1864–1938) », 691. Je souligne.

⁴¹ « À la veille d'une grande première : les amours de Tristan et Iseut », *Les Nouvelles littéraires* (16 mars 1919), sans pagination.

⁴² Joseph Bédier et Louis Artus, *Tristan et Iseut, pièce en trois actes, un prologue et huit tableaux*, parue dans *La Petite Illustration* de 1929, puis chez Plon en 1944 ; elle fut représentée pour la première fois à Nice, le 30 janvier 1929, au Palais de la Méditerranée (où Cohen avait par ailleurs

se met en scène lisant à Bédier cet article des *Nouvelles Littéraires*, Cohen met l'accent sur la réaction de son auditeur bien plus que sur son propre sentiment de chroniqueur.⁴³ Quant à l'article lui-même, paru deux jours avant le spectacle, il remplit certes son office, faisant la publicité du spectacle qui va « faire monter sur la scène le glorieux couple ». Mais cette présentation de l'avant-première parisienne permet aussi à Cohen de substituer habilement à une véritable critique, souvent pratiquée de façon sanglante dans les *Nouvelles littéraires*, une brillante synthèse de la légende des amants maudits, dans l'ordre et selon les choix qui furent ceux de Bédier. Et si les notions éminemment théâtrales de « [réincarnation] » et de « [reconstitution] d'un corps unique, un corps vivant, d'une vie à la fois très présente et très ancienne » y sont utilisées, c'est pour évoquer la véritable réussite de Bédier en matière d'adaptation médiévale : le *Roman de Tristan et Iseut*, et non sa version théâtrale. À l'opposé, pour Cohen, la conception des textes littéraires s'avère gouvernée par le théâtre, terminologie et procédés compris, ce dernier illustrant *stricto sensu* la puissance de résurrection du passé que se doit d'avoir pour lui la littérature. Partant, c'est bien autour du théâtre que les différences intellectuelles entre Cohen et Bédier éclatent au grand jour.

1933–1935 : Différences ou différends ? Le théâtre et l'histoire littéraire

On a déjà mentionné l'écart, névralgique pour l'animateur des Théophilie, autour du jugement qu'aurait porté Bédier sur la création du *Miracle de Théophile* en 1933. Quelle qu'ait été l'intensité de son effet sur Cohen, comment comprendre cette réticence incontestable de Bédier ? Quelques hypothèses tiendront lieu de réponse. Bédier a pu être gêné par l'adaptation en vers du texte médiéval, qu'il ne professe ni ne pratique, ce que Cohen a soin de rappeler.⁴⁴ Il a pu aussi ressentir cruellement la différence entre le relatif 'four' de

ses entrées) ; puis au Sarah Bernhardt le 19 mars 1929 ; et elle fut reprise à l'Odéon le 12 janvier 1934. Sur cette adaptation, ses représentations, et leur réception, voir Corbellari, *Joseph Bédier*, 290–6.

⁴³ « Comme je collaborais aux *Nouvelles Littéraires*, il me demanda d'écrire un article d'avant-première sur le Tristan et Iseut qu'il avait porté sur la scène du Théâtre Sarah Bernhardt. Quand je le lui lus (il était assis en face de moi sur la chaise longue de mon bureau), il en avait les larmes aux yeux et me dit : "Quel beau talent vous avez !" Venant de lui, ce mot m'alla au cœur et me fit plus de plaisir qu'un prix de l'Académie. J'en eus d'ailleurs un aussitôt... », Cohen, *Ceux que j'ai connus*, 163.

⁴⁴ Après avoir encensé dans le *Tristan et Iseut* de Bédier « la puissance évocatoire d'une pieuse restauration », Cohen signale sa propre version en vers d'extraits du poème, parue dans son *Anthologie de la Littérature française du Moyen Age* (1948), mais « que Bédier n'aurait pas aimée,

son *Tristan*, en dépit de soutiens divers et de la reprise du spectacle en 1934 à l'Odéon, et la gloire immédiate du *Miracle de Théophile* créé par son élève, qui dépassa le succès d'estime de manière aussi large qu'inattendue. Mais la dissension est peut-être plus profonde. Car si Cohen ne manque pas de citer les rares travaux de Bédier sur le théâtre, comme sa « découverte » en 1895 du « Fragment de Sion », ce dernier n'a guère tenu compte dans sa lecture des textes « par personnages » de leur destination à la performance. Mieux encore : c'est finalement celle-ci qui oblitère pour lui la qualité de ces textes, puisque par définition elle ne saurait résister à l'épreuve du temps :

Que les manuscrits de ces mystères, si nombreux qu'on les suppose, se soient tous perdus, c'est encore ce que notre fragment nous a fait comprendre ; c'étaient des *poèmes d'occasion*, rimés sans nulle prétention littéraire ; la fête passée, nul ne s'en souciait plus.⁴⁵

Pensée du document, qui ne devient chef-d'œuvre littéraire qu'en passant sous forme de texte écrit destiné à la postérité, contre culture de l'événement, qui intègre comme un donné la dimension éphémère de la performance : ce sont là encore deux conceptions des textes médiévaux qui s'opposent, Cohen prenant en compte dans ses procédés de lecture et d'édition la performance, passée ou présente, là où Bédier cherche avant tout la restitution d'une inflexion de pensée et d'écriture propre au sujet ayant composé ou copié le texte du passé.

Cette pensée de la littérature ancienne comme événement, que le présent doit rendre perceptible et palpable par sa résurrection, pédagogique ou artistique, innerve également deux des réflexions les plus approfondies de Cohen : des participations à des sommes d'histoire médiévale, artistique et littéraire, entreprises successivement sous la direction de Gustave Glotz⁴⁶ et de Louis Réau.⁴⁷ En traitant la littérature française depuis ses commencements latins jusqu'aux grandes heures de la littérature en moyen français, et au-delà des frontières de la France, Cohen l'inscrit dans un *continuum* à la

car il jetait l'anathème sur les traductions en vers... », Gustave Cohen, « Joseph Bédier (1864–1938) », *Éducation Nationale* (11 mars 1954) : 4, n. 1 ; *Le Flambeau* (1954) : 687, n. 1.

⁴⁵ Joseph Bédier, « Fragment d'un ancien mystère », *Romania* 24 (1895) : 86–94, ici 94.

⁴⁶ Du tome VIII de l'*Histoire générale*, dir. par Gustave Glotz (Paris : PUF, 1934), intitulé *La Civilisation Occidentale au Moyen Âge du XI^e au milieu du XV^e siècle*, Gustave Cohen a composé la deuxième partie, « Le Mouvement intellectuel, moral et littéraire de la fin du XI^e au milieu du XV^e siècle », 191–417.

⁴⁷ *L'Art du Moyen Âge et la civilisation française : arts plastiques – art littéraire*, en collaboration avec Louis Réau, *L'Art littéraire* (Paris : La Renaissance du Livre, 1935), 279–428.

fois géographique et chronologique ; et il scrute les textes médiévaux avec les instruments du comparatisme, leur faisant les honneurs de la pluridisciplinarité. C'est ainsi que pour Glotz, il dégage pour la première fois de l'analyse des textes littéraires la définition, historique, de « cette époque que l'on devrait appeler non le Moyen Âge mais *le premier âge*, entendant par là celui de la genèse du monde moderne ». ⁴⁸ Ancrant ensuite l'étude de ces textes dans leur contexte philosophique, il se donne pour but de « connaître l'âme médiévale », ⁴⁹ selon une pensée de type phénoménologique, où le concept ne saurait être dissocié de son actualisation sensible, dont le texte est une manifestation. Cette pensée devient le socle de sa démonstration dans les pages composées pour Réau. Cohen y étudie les textes comme les cristallisations de moments capitaux de la pensée, dans des chapitres intitulés « les manifestations de l'esprit », où se succèdent les manifestations de l'« esprit féodal », de l'« esprit social courtois », de l'« esprit littéraire bourgeois », et de l'« esprit religieux ». ⁵⁰ Sans parvenir à une représentation positive de l'esthétique médiévale, Cohen situe alors l'intérêt et la force de la littérature médiévale dans l'idée, « paradoxale » selon le préfacier de *L'Art du Moyen Âge*, Henri Berr, que « cette littérature des premiers âges est bonne parce qu'elle est "comme nous" [...] *Le fond* des œuvres du moyen âge [...] présente alors un intérêt très vif pour le psychologue », ⁵¹ sinon pour l'amateur de formes esthétiques accomplies.

Avec cette approche malgré tout novatrice, qui propose de comprendre l'histoire du Moyen Âge à partir d'une trace de type phénoménologique tissant l'union, sensible et psychique, entre passé et présent, l'élève semble là encore avoir concurrencé voire dépassé le maître dans le domaine de l'histoire littéraire. Pour Bédier, le *Premier Siècle des lettres françaises*, synthèse scientifique sur le « miracle » du XII^e siècle, n'est-il pas resté à l'état de projet ? ⁵² Quant au *Bédier-Hazard* illustré, paru en 1924, il ne contient de Bédier en personne qu'une contribution limitée, pour les textes médiévaux comme pour les siècles suivants. ⁵³ Surtout, c'est au fil de ses contributions à l'his-

⁴⁸ Cohen, « Le Mouvement intellectuel, moral et littéraire », 195.

⁴⁹ Cohen, « Le Mouvement intellectuel, moral et littéraire », 204.

⁵⁰ Cohen, « L'Art littéraire », respectivement 285–350, 351–84, 385–401, et 402–24.

⁵¹ Berr, « "Art" et littérature : France et Chrétienté au moyen âge », dans *L'Art du Moyen Âge et la civilisation française*, v–xxii, ici x.

⁵² Voir Corbellari, *Joseph Bédier*, 465–72.

⁵³ Voir Joseph Bédier et Paul Hazard, *Histoire de la littérature française illustrée* (Paris : Larousse, 1923), t. 1, « Les Historiens et les chroniqueurs », 75–85 ; et 1924, t. 2, « Boileau », 23–30.

toire littéraire que Cohen a explicité le différend avec Bédier mentionné dans *Ceux que j'ai connus* : leur point de vue sur l'épopée.

La lame de fond des *Légendes Épiques* : 1914–1938

« Comment, vous, vous qui avez écrit de beaux articles en leur faveur dans la *Revue des cours et des Conférences* de juillet 1914, comment pouvez-vous ainsi m'abandonner? » :⁵⁴ dans le texte⁵⁵ qui aurait suscité cette réaction de Bédier à la désaffection de Cohen, ce dernier a conservé l'enthousiasme de ses interventions liégeoises ; mais il laisse déjà poindre des inflexions de pensée qui deviendront pour lui des sujets d'élection.

Pour présenter *Les Légendes épiques*, Cohen évoque les cours du Collège de France où en 1913–1914 Bédier « passionnait le grand public »⁵⁶ en reprenant le sujet de son livre, et notamment les deux premiers tomes, parus en 1908. S'ensuit le compte rendu des « dissemblances et [d]es invraisemblances »⁵⁷ de la *Chanson de Guillaume* : « Ce sont les seize Guillaume dont M. Bédier a abattu un à un, comme en un jeu de massacre, les falots mannequins »,⁵⁸ lesquels sont étudiés dans une version justement présentée comme récente, et éditée seulement en 1911 par Suchier. Si son article se fait revue d'actualité, Cohen n'en est pas moins admiratif de l'austère et efficace méthode de Bédier, qui a su mettre à distance dans la production des jongleurs la « fantaisie échevelée et romantique dans le traitement de la matière historique »⁵⁹ tout autant que la prétendue « précision, cette minutie réaliste quand il s'agit des sanctuaires et de tout ce que se rapporte à leur fondation ». ⁶⁰ Enfin, il ne manque pas de rappeler que « M. Bédier promet heureusement [des chansons épiques] une de ces adaptations dont il a le secret », ⁶¹ à savoir, l'instrument qui selon Cohen permet la transmission des textes médiévaux aussi bien que leur étude savante.

Laudative en tous points, la première section de l'article est complétée quinze jours plus tard par la synthèse tout aussi positive de la démonstra-

⁵⁴ Cohen, *Ceux que j'ai connus*, 162 ; repris avec des variations stylistiques mineures dans les trois articles cités note 7.

⁵⁵ Gustave Cohen, « L'épopée française au Moyen Âge : les origines de l'épopée et la théorie de M. Bédier », *Revue des Cours et Conférences* (5 juin 1914) : 553–68 ; (20 juin 1914) : 625–43.

⁵⁶ « Joseph Bédier (1864–1938) », *Éducation Nationale* (11 mars 1954) : 4.

⁵⁷ Cohen, « L'épopée française au Moyen Âge », 556.

⁵⁸ Cohen, « L'épopée française au Moyen Âge », 556.

⁵⁹ Cohen, « L'épopée française au Moyen Âge », 558.

⁶⁰ Cohen, « L'épopée française au Moyen Âge », 558.

⁶¹ Cohen, « L'épopée française au Moyen Âge », 554, n. 1.

tion de Bédier sur la facture des épopées, entre collection savante des récits de pèlerinage et construction poétique et performée de leur forme chantée. Cependant, cette synthèse est aussi l'occasion d'une réflexion générale et personnelle sur la théorie des cantilènes. Certes, « le fantôme des cantilènes épiques, reflet direct des événements, s'est évanoui sous le jet de lumière qu'a projeté sur lui la critique de M. Bédier »;⁶² mais la théorie des cantilènes, présentée comme anti-scientifique parce qu'elle est « une croyance, une foi, presque un dogme »,⁶³ est aussi décrite pour elle-même, et pour sa puissance de conviction. Alors qu'il présente une thèse qui leur est globalement contraire, Cohen ne manque pas de souligner l'apport de Gaston Paris ou de Paul Meyer : ils ont donné une origine française et non allemande aux épopées, là où avec les cantilènes tudesques de Pio Rajna, « c'était le souffle de la forêt teutonique arrivant jusqu'aux bords de la Loire »;⁶⁴ en patriote et en combattant de la Grande Guerre, Cohen se retrouve dans cette thèse des prédécesseurs de Bédier. Mais finalement, c'est bien grâce à la saine réaction de Bédier contre « l'hypercritique », que dans un « juste équilibre [entre] la minutie du détail [et] l'unité de la doctrine », « les chansons épiques sont nées au XI^e siècle » :

Mr Bédier se rattache à cette doctrine positiviste qui interdit à la science de poursuivre sa recherche jusqu'à l'essence, jusqu'à l'origine dernière. [...] On ne cherchera plus l'origine lointaine de l'épopée française. On voit bien le lieu où, semblable à une source, elle jaillit de la terre française, au XI^e siècle, mais on renonce à poursuivre parmi les racines enchevêtrées et les moellons, les gouttelettes qui la forment.⁶⁵

Ce que loue Cohen, c'est donc autant ce résultat que le point de vue, résolument neuf, selon lequel Bédier a préféré l'étude des textes à la quête improbable de leurs origines.

Une méthode rigoureuse, qui permet la défense et illustration des textes français les plus anciens, dont l'étude passionne le public d'aujourd'hui en substituant leur lecture à la seule approche philologique des sources : comment Cohen a-t-il pu remettre en question ces acquis ? C'est peut-être la fidélité même à la rigueur de Bédier qui le conduit à interroger le jaillissement tardif de l'épopée française, mais selon une forme de pensée singulière, qui

⁶² Cohen, « L'épopée française au Moyen Âge », 635.

⁶³ Cohen, « L'épopée française au Moyen Âge », 635.

⁶⁴ Cohen, « L'épopée française au Moyen Âge », 637.

⁶⁵ Cohen, « L'épopée française au Moyen Âge », 643.

l'éloigne de son maître, et ce dès 1914, où apparaissent en germe les productions d'histoire littéraire de la maturité.

Avec le commentaire de la consécration de l'église de Saint-Pé par Ferdinand Lot en 1928, la découverte du Fragment de la Hague par Charles Samaran en 1932, ou la *Chanson de Saint Faron* de Meaux par Foerster et Koschwitz, rééditée plusieurs fois depuis 1886, Cohen a eu à sa disposition plusieurs témoins de formes et héros de la geste française analysés comme antérieurs au XI^e siècle. Aussi, du Glotz au Réau, et de 1934 à 1935, il passe d'une interrogation modérée⁶⁶ à une nette distance critique : « il n'est pas sûr que [la théorie de Bédier] rende compte exactement des faits ni qu'elle les explique tous. »⁶⁷ Certes, les mises au point scientifiques citées plus haut sont presque toutes postérieures à l'article de 1914. Mais il les prend pour support d'une pensée particulière de l'Histoire et de la création. Rétive au « positivisme, qui a envahi la science depuis la fin du XIX^e siècle, sous l'influence de Ferdinand Brunetière », cette pensée préfère à « la date de transmission des documents [...] la restitution nécessaire des états de choses plus anciens suggérés par des témoignages suffisamment concordants ». ⁶⁸ De l'épopée, il envisage ainsi en aval la « diffusion et [...] l'efflorescence », ⁶⁹ le « retentissement », ⁷⁰ tout autant qu'en amont « les modèles anciens » ou « leurs imitations néo-latines » :⁷¹ fondées sur la notion d'« influences [...] savantes et populaires », ⁷² ces réflexions participent du comparatisme et de la phénoménologie, dont Cohen fait l'épine dorsale de son histoire littéraire. Ces approches définissent les productions de l'esprit humain comme un processus où la création collective et l'inconscient jouent un rôle au moins aussi important que le fait avéré ou la création individuelle – une création collective dont on peine à trouver une source concrète, parce qu'elle relève souvent de pratiques anciennes et non

⁶⁶ Cohen « n'ose pas dire cantilène, car Bédier a trop raillé ce mot », et il semble pour finir suspendre son jugement au sujet des « considérations, toujours un peu hypothétiques, sur le problème controversé de l'origine latine, française ou germanique, des chansons de geste » ; il n'en a pas moins suggéré quelques lignes plus haut qu'« il faudra bien revenir partiellement à la théorie des chants historiques et cantilènes, qui était celle de Gaston Paris, et ne pas même exclure l'influence germanique, selon l'hypothèse de Pio Rajna », Cohen, « Le Mouvement intellectuel, moral et littéraire », 214.

⁶⁷ Cohen, « L'Art littéraire », 285.

⁶⁸ Cohen, « L'Art littéraire », 285–6.

⁶⁹ Cohen, « Le Mouvement intellectuel, moral et littéraire », 211, 216.

⁷⁰ Cohen, « Le Mouvement intellectuel, moral et littéraire », 216.

⁷¹ Cohen, « L'Art littéraire », 292.

⁷² Cohen, « L'Art littéraire », 292.

savantes. Or, ailleurs en 1914, Cohen a déjà mis ce type de pensée à l'épreuve pour établir les origines, indiennes, populaires et anciennes, d'un thème récurrent de la littérature dramatique occidentale : l'aveugle et le paralytique.⁷³ Il inaugure alors un aspect essentiel de sa réflexion, qui le distingue radicalement de Bédier : le folklore. Par conséquent, en intégrant à son compte rendu de 1914 une réflexion sur le périmètre géographique et temporel des chansons de geste, de la France à l'Allemagne, et en remontant depuis le XI^e jusqu'au IX^e siècle voire jusqu'à l'Antiquité, non seulement Cohen se prévaut déjà contre ce qu'il n'osera appeler qu'en 1950 « les dangereuses hypothèses rajeunissantes de Bédier », dans un article délibérément folkloriste et comparatiste ;⁷⁴ mais encore, il dessine dans cette première réflexion le profil de ce « dogme »,⁷⁵ dont il décrivait la séduction dès son article de 1914, et qui prendra la forme d'une pensée propre et nuancée dans ses portraits successifs de la geste européenne. Partant, c'est en digne élève de Bédier qu'il illustre ce qui gouvernait son admiration dans ce même article, que ce soit pour les *Légendes épiques* ou pour la théorie des cantilènes : « À toute époque en tout ordre d'études [...] des idées générales se forment, sans quoi les recherches de l'érudition s'arrêteraient ou tomberaient en sénilité. »⁷⁶

Conclusion

Dans le portrait de deux esprits, quelle place donner aux traits de personnalité? Ajoutés à la pensée intellectuelle, ils contribuent à former une idiosyncrasie. Or certains de ces traits ont eux aussi opposé du tout au tout Joseph Bédier à Gustave Cohen. Bédier a souffert durant sa vie académique d'une gêne à l'improvisation des discours, qui était au contraire l'un des points forts de son jeune collègue à la voix onctueuse et aux gestes calculés. C'est ainsi que lors des fêtes pour le 4^e Centenaire de la naissance de Ronsard en 1924, Bédier ne serait pas parvenu à prononcer le discours d'inauguration pour le-

⁷³ Gustave Cohen, « Le thème de l'Aveugle et du Paralytique dans la littérature française », dans *Mélanges Picot* (Paris, Damascène Morgand, 1913), 393–404, repris dans Gustave Cohen, *Études d'Histoire du Théâtre du Moyen Âge et de la Renaissance* (Paris : Gallimard, 1956), 152–62, spéc. 161 : « [M]algré la prudence que nous impose désormais la vigoureuse critique de J. Bédier, il est impossible de ne pas reconnaître dans ce symbolisme l'esprit des conteurs hébreux du Talmud ou des conteurs arabes des Mille et une Nuits. »

⁷⁴ Gustave Cohen, « Épopée byzantine et épopée française : à propos d'un livre récent », dans *Mélanges Henri Grégoire, Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves*, tome X, 1950, 143–60, ici 153.

⁷⁵ Cohen, « L'épopée française au Moyen Âge », 635.

⁷⁶ Cohen, « L'épopée française au Moyen Âge », 643.

quel son ancien élève l'avait convié,⁷⁷ ou encore, qu'il aurait été plongé dans le plus grand embarras par une panne d'électricité qui l'empêcha de lire la fin d'une conférence sur les *Légendes épiques*, que Cohen l'avait invité à donner à Strasbourg...⁷⁸ Que ces anecdotes soient ou non véridiques, c'est leur présence même sous la plume de Cohen qui retient l'attention. Pourquoi évoquer les faiblesses de Bédier, sinon peut-être, pour griffer le portrait d'un aîné puissant et admiré, mais qui a refusé à Cohen la reconnaissance de son travail d'homme de théâtre? Surmontant cette probable blessure, Cohen n'en composa pas moins en janvier 1939, quelques mois après la mort de Bédier, un vibrant éloge funèbre;⁷⁹ mais dès ce moment, et en résonance avec ses synthèses d'histoire littéraire, il met au jour l'opposition de leurs pensées respectives, autour des *Légendes épiques*.⁸⁰ Au-delà de la dimension affective de leur relation, on espère avoir montré le caractère substantiel et intellectuel de leurs dissensions, sur la grammaire et la langue françaises, et sur le statut, éphémère ou pérenne, subjectif ou collectif, conscient ou inconscient, de la création artistique. Réflétées par une approche distincte de leurs domaines de prédilection : le théâtre et l'épopée, ces dissensions interrogent le statut de l'œuvre savante, et la façon de créer le lien entre les objets du passé et l'époque contemporaine. Finalement, si distance il y a eu entre Cohen et

⁷⁷ Ronsard : *les fêtes du IV^e centenaire en vendômois* (Vendôme : imprimerie Launay et Fils, 1924), où Robert de Flers « songe aussi au bel éloge qu'aurait composé Joseph Bédier qui restitua à nos émotions renouvelées les amours de Tristan », 27.

⁷⁸ Cohen, *Ceux que j'ai connus*, 160.

⁷⁹ « Je ne dirai jamais assez quelle émotion je ressentis quand dans cette Suisse où Bédier avait à Fribourg marqué sa place, j'appris que la grande lumière qui illuminait nos études médiévales s'était éteinte. Pour moi il était le maître, et il était aussi l'ami : avec le maître il m'arrivait, usant de la même liberté que lui à l'égard du sien, d'être en divergence ; avec l'ami, jamais et bien qu'il mît à la défense de ses idées une passion singulière, le cœur, qui était exquis et rare, apaisait en lui les impatiences de l'esprit », Gustave Cohen, « Joseph Bédier (1864–1938) », *Revue Universitaire* (janvier 1939) : 8.

⁸⁰ « Ainsi nos chansons de geste... me paraissent bien antérieures aux grands pèlerinages, aux grandes croisades, et aux documents falsifiés par lesquels des moines astucieux ou naïfs cherchent à identifier les tombeaux dont ils ont le culte, et à les attribuer à des héros épiques pour profiter de leur renom. Je ne cherche donc point à nier l'action, si brillamment mise en valeur par Bédier, des routes et des centres de pèlerinage sur les chansons de geste ; mais pour leur diffusion ou leur cléricisation relative, non pour leur conception ou leur origine. C'est là la transaction que je proposai un jour à mon maître et qu'il refusa, me faisant un tendre reproche de l'avoir abandonné : « Vous, vous qui avez écrit ces articles sur ma théorie dans le *Revue des Cours et des Conférences* ! » J'ai souffert de ce reproche, comme il a souffert de l'injuste accusation d'ingratitude à lui adressée par Pio Rajna à l'égard de Gaston Paris », Gustave Cohen, « Joseph Bédier (1864–1938) », *Revue Universitaire* (janvier 1939) : 13.

Bédier, elle était peut-être fondée. Nourrie de leur humanité, et d'une pensée intellectuelle exigeante et contrastée, la complexité de leur relation invite en tout cas à la redécouverte des textes qu'ils ont tant aimés, et qu'ils ont tous deux contribué, selon Gustave Lanson, à faire « entrer dans le plan de la littérature française ». ⁸¹

⁸¹ « C'est en effet la tâche d'aujourd'hui de faire rentrer le moyen âge dans le plan général de la littérature française ; et de parler littérairement de Chrétien de Troyes et de Jean de Meung comme de Racine et de Voltaire. J'ai essayé jadis de le faire, et Gaston Paris d'abord un peu étonné, avait vite avec sa belle intelligence admis ce point de vue. Mais j'étais trop peu spécialiste pour avoir autorité dans ces spécialités. *Bédier et vous pourrez reprendre l'œuvre avec toute la compétence nécessaire pour forcer la résistance des érudits* qui traitent de la littérature du moyen âge comme d'une chose où ni l'intelligence ni la sensibilité ne seraient intéressées... », lettre de Lanson à Cohen, 24 octobre 1924, 59 AP/3. Je souligne.